Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 14

Artikel: Comment on prend un tigre vivant
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190985

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous ne voulons pas prolonger ces citations; ce qui précède suffit pour donner à nos lecteurs une idée de ce qu'étaient jadis les *Sociétés de Garçons* dans nos campagnes. L. M.

Voitures aux chèvres.

Toujours du nouveau à Paris.

D'élégantes petites voitures destinées aux bébés, et traînées par des chèvres aux longs poils lustrés, se promènent lentement sous les marronniers des Champs-Elysées. Très prochainement, et en vertu d'une concession accordée aux propriétaires de ces légers véhicules, ils feront un service régulier, de la place de la Concorde à l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile.

« En voiture, mesdemoiselles ! »

La petite voiture aux chèvres a tout particulièrement pour elle l'élément féminin, les fillettes jouant à la dame sérieuse, et qui, au printemps, aiment à étaler sur les coussins, leurs costumes frais aux tons clairs et doux, s'exerçant, en petites femmes qu'elles sont, à faire valoir leurs toilettes.

Car qui sait ce que représente aux yeux d'une enfant de six ans ce voyage en voiture ?

Pour la maman, qui marche à côté de la portière, veillant d'un œil attentif sur la petite fille, ce voyage est une distraction, un amusement.

Mais la petite voyageuse, elle, à quoi pense-t-elle lorsque, son fouet à la main, les yeux brillants de plaisir, elle s'efforce de hâter la marche des chèvres qui s'en vont machinalement, refaisant du même pas tranquille le même chemin cent fois refait ?

Qui sait vers quelles lointaines régions son imagination naissante peut l'emporter lorsque, se penchant en avant, elle essaie, par des cris ou de jolies menaces, d'accélérer l'allure imperturbable des « chevaux » ?

Celles qui ont vu leur mère partir en voiture, en soirée, ou pour la promenade au Bois, aiment peut-être à se figurer que déjà, « grandes dames », elles s'en vont, elles aussi, vers un salon scintillant de lumière ; les bribes de conversation qu'elles ont surprises leur servent sans doute de jalon dans cette excursion dans un monde qu'elles ignorent, mais que leur curiosité éveillée leur fait pressentir.

Celles-là, on les voit s'asseoir posément au fond de la petite voiture, et essayer de faire bouffer leur robe en de gracieuses mines où perce l'esprit d'imitation.

Correctes, bien droites, pour ne pas chiffonner leur toilette, ou bien encore alanguies sous l'ombrelle qu'elles manient de leur petite main blanche déjà si savante, on les voit jeter à droite et à gauche un coup d'œil furtif : la coquetterie n'est-elle pas le premier sentiment qui s'éveille dans ces âmes ingénues ?

Et si l'on pouvait suivre pas à pas les idées qui germent dans leurs petites cervelles, peut-être serait-on étonné de la dépense de calculs qui se fait dans ces têtes aux longs cheveux soyeux.

* * *

D'autres laissent leur imagination suivre au galop un sentier bien différent; rien ne les préoccupe que le plaisir d'être en voiture ; elles sont toutes à leurs chèvres. Sans souci de la robe à chiffonner, du « sérieux » à garder, elles se lèvent, encouragent l'attelage, lui donnant les noms les plus caressants, ou les plus dédaigneux, selon leur humeur, frappent du pied, secouent la voiture, font le diable à quatre.

* * *

D'autres encore, se souvenant des contes de fées ou autres qui leur ont été faits par leur nourrice, s'imaginent qu'elles partent pour un long voyage.

Et les voilà bien loin des Champs-Elysées, bien loin de la bonne qui suit pas à pas, bien loin de la foule qu'elles finissent par ne plus voir ; leurs yeux, pleins de muettes rêveries, vont tout de suite au loin, sur un chemin désert . . . . . .

Et la petite fillette, assise bien sagement dans la voiture aux chèvres, bâtit tout un roman compliqué, poursuit son rêve, tandis que la bonne lui murmure à l'oreille : « Il ne faut pas vous endormir, mademoiselle ! »

Croyez bien, au contraire, que, malgré ses yeux mi-clos, malgré son attitude nonchalante, elle n'a nullement dormi.

Et le « Déjà ! » qui s'échappe de ses lèvres, lorsque la voiture s'arrête, n'est que le dernier chapitre de la belle « histoire » qu'elle vient de fabriquer de toutes pièces.

Cependant, la petite voiture, avec son harnachement luisant, ses aciers qui brillent, recommence pour la millième fois le même trajet, lentement traînée par les chèvres aux longs poils lustrés.

COMMENT ON PREND UN TIGRE VIVANT.

On a souvent raconté les émouvantes péripéties auxquelles donne lieu la chasse aux grands fauves, tels que le lion ou le tigre. En effet, ces luttes, où la vie de plusieurs hommes est toujours en jeu, luttes qui se terminent généralement par la mort de l'animal, sont d'un intérêt vraiment passionnant. Mais comment s'y prend-on pour s'emparer vivant de l'un de ces énormes et superbes félins ?

Un journal anglais vient précisément de donner de curieux détails sur le système adopté dans le district de Gya, dans l'Inde, pour s'emparer d'un tigre sans le blesser.

On commence par creuser une trappe dans l'endroit où le tigre a l'habitude de faire ses promenades nocturnes ; il faut avoir soin de choisir l'emplacement sur une éminence quelconque, — on verra tout-à-l'heure pourquoi. Ce puits doit avoir environ quinze pieds de profondeur sur dix de diamètre. Pendant les quelques jours employés à cet ouvrage, les travailleurs ne doivent pas faire de bruit, sans quoi le tigre prendrait l'alarme et s'en irait ailleurs choisir un autre gîte ; il faut cependant lui faire comprendre la présence d'étrangers sur son domaine afin de tenir sa curiosité en éveil.

La trappe, creusée et convenablement consolidée, il s'agit de la dissimuler sous une sorte de couverture faite de fougères de la jungle, assez forte pour supporter une mince couche de terre, et, de plus, la malheureuse chèvre qui doit être placée au centre comme un appât.

On laisse alors s'écouler quelques jours, de manière que l'odeur de la terre fraîchement remuée ne parvienne plus au nez du fauve d'une manière trop sensible.

Au bout de quelques jours, donc, on place l'appât, et, si le tigre est encore dans le voisinage, il est probable qu'il viendra pendant la nuit et qu'il tombera dans la chausse-trappe.

* * *

Mais ce n'est là que le premier acte, — l'acte le moins intéressant de la chasse. Le tigre pris, il s'agit de le tirer vivant de sa fosse. Et c'est là que commence la véritable difficulté.

Voici comment s'y prennent les habitants du district de Gya pour mener à bonne fin cette délicate et dangereuse opération :

La trappe a été creusée sur l'extrême revers d'un monticule aux abords duquel l'animal a l'habitude de se promener. Le tigre est venu : il est pris. Les chasseurs s'occupent alors à creuser sur le flanc du monticule un souterrain destiné à établir un passage aboutissant au fond de la trappe. Lorsque ce tunnel est assez avancé pour qu'une cloison peu épaisse de terre sépare encore les travailleurs de la fosse, l'ouvrage est arrêté.

Les chasseurs ont apporté toute faite une cage fabriquée avec de gros bambous épais comme un poignet d'homme : on sait que ces bambous sont extrêmement durs et solides.

La cage est introduite dans le tunnel : la face tournée vers la cloison de la trappe est ouverte.

La cage parvenue jusqu'à la cloison, un certain nombre d'hommes la poussent vigoureusement par derrière, de manière qu'elle fasse tomber la cloison de terre encore debout et déborde tout à coup dans la trappe où le tigre est prisonnier.

Il faut plusieurs jours pour creuser ce

tunnel; on doit calculer sa direction, de manière à ce qu'il arrive à être de plain-pied avec le sol même de la fosse. En second lieu, il faut que la cage s'emboîte aussi parfaitement que possible dans cette sorte de boyau. Si ces conditions sont remplies, dès que la cage fera irruption dans la trappe en abattant la cloison de terre, sous la poussée des chasseurs, le tigre apercevant de la lumière sur l'un des côtés de sa prison se précipitera aussitôt vers ce qu'il croit être le chemin de la liberté.

* * *

C'est en effet ce qui arrive toujours: au moment où la cage fait saillie dans la trappe, le tigre se lève, pousse un rugissement et fait un bond vers la lumière; il entre dans la cage.

A ce moment précis, — et ce moment est réellement dramatique — deux hommes sautent dans la fosse, et, en un clin d'œil ferment l'entrée de la cage au moyen de gros bambous, avant même que la bête ait eu le temps de se retourner.

Il faut vraiment beaucoup de courage et un merveilleux sang-froid pour accomplir cette dernière partie de l'opération. Dès lors, le tigre est bel et bien prisonnier, il n'y a plus qu'à l'emmener.

Pour cela, on commence par tirer la cage en bambous hors du tunnel où elle est engagée.

On passe alors de longs bâtons solides à travers les barreaux, et un certain nombre d'hommes plaçant sur leurs épaules les extrémités de ces bâtons, soulèvent d'un commun effort cage et tigre, et se metttent en marche en cadence.

Les habitants des villages voisins viennent sur le passage de la caravane saluer par des cris de joie le triomphe des chasseurs et la prise du tigre qui, morne, avec son air de monarque détrôné, demeure couché au fond de sa cage.

On voit qu'il faut un singulier sang-froid pour mener à bien de pareilles entreprises.

Quant au courage, ou plutôt à la témérité des natifs du Gya, il n'a d'égale que leur merveilleuse adresse.

C'est ce malheureux tigre qui « travaillera » un jour, résigné et soumis, obéissant à la cravache d'un dompteur.

Coumeint quiè on trâovè adé son maitrè.

N'ia pas rein què lo lard dè rance. Lâi a dâi lulus que sont tant pegnettès, qu'on lâo dit dâi rances, bin su po cein que ne vaillont pas mé què lo lard trâo rassi, que tirè su lo dzauno; kâ s'on n'est pas fou dâi rupians, on n'âmè diéro lè z'avâro.

Y'on dè stâo gaillâ, qu'étâi portant on retsâ, mâ que sè sarâi prâo trossâ la tsamba, coumeint on dit, se l'avâi peinsâ lâi trovâ pi on pape, avâi onna né la vesita dè son grandzi qu'avâi à lâi dévezâ d'oquiè. Quand lo retsâ l'eut fé eintrâ dein lo pâilo et que sé furont achetâ, ye lâi fe: du que n'ein qu'à dévezâ, n'ein pas tant fauta dè vairè bé, et on pâo bin espargni 'na gotta d'oulhio, kâ onna toumâïe, c'est adé onna toumâïe; et mon compagnon détieint lo crâisu.

Ma fâi on iadzo lo croset soclliâ, sé troviront à novïon et on ne vayâi pas on istiére, kâ n'iavâi pas dè louna et y'avâi 'na forta niola que dévant. Ao bet d'on momeint, lo retsâ oût que son grandzi avâi trait sè chôquès et que s'étâi lévâ dè dessus sa chaula; et coumeint lo gaillâ bourgatâvè perquie ein faseint remoâ la trablia et lè mâoblio et qu'on arâi djurâ que brelantsivè, l'autro lâi fâ:

— Que dâo diablio fotemassi-vo perquie?

— Eh bin, noutron maitre, se lâi repond lo pàysan, qu'étâi on mâlin et que sè volliâvè moquâ dè li sein férè asseimbliant, du que n'ein qu'à dévezâ et que n'ein pas fauta dè clliairance, on pâo bin sè passâ d'usâ son tiu dé tsausse, et ye douto mon patalon.

Boutades.

Un syndic visite la maison d'école, accompagné d'un maître d'état chargé d'y faire quelques réparations. Derrière le bâtiment se trouve un petit étang autour duquel le régent a placé lui-même une barrière fermée avec quelques perches prises au hasard dans un tas de bois.

— Qu'est-ce que cette affreuse balustrade? demande le syndic en fronçant le sourcil.

— Eh bien, répond le régent, j'ai pensé qu'il était prudent de prendre cette précaution en vue des petits enfants qui viennent jouer par là.

— Oui, je comprends, fait le syndic, mais c'est laid, très laid... Quand les enfants auront grandi, faites-moi le plaisir d'enlever ça!

* * *

Au restaurant. — Un monsieur se plaint de ce que les œufs à la coque qu'on vient de lui servir ont une odeur horrible. Le patron, appelé, se rend à l'évidence et donne l'ordre d'apporter des œufs frais. Puis, faisant appeler la cuisinière, il lui dit à part: « Une autre fois, Julie, quand vous aurez des œufs aussi vieux que ça, souvenez-vous qu'ils ne peuvent pas être servis à la coque... Mettez-les de côté pour l'omelette. »

* * *

— Eh bien! docteur, comment trouvez-vous ma belle-mère?

— Un peu mieux... Cependant, la langue n'est pas bonne.

— Oh! cela, elle l'avait avant.

* * *

Monsieur Bilbois vient d'être père après 6 ans de mariage, et sa joie ne connaît plus de bornes. Une heure s'est à peine écoulée depuis l'heureux évènement, lorsqu'un commissionnaire lui remet une lettre.

— Pour qui? fait-il en la prenant.

— Mais pour vous, pour M. Bilbois.

— Lequel?... C'est que nous sommes deux, maintenant!

* * *

Au guichet d'une banque interlope:

— Je désirerais parler à M. le directeur.

Un employé, avec amabilité:

— Il vient d'être arrêté; mais si monsieur désire verser tout de même?

Réponse au problème de samedi: La 1re part est de 20 fr., la 2me de 35, la 3me de 28, et la 4me de 57 = 140 fr. — Plus de 80 réponses justes. — Le tirage au sort a donné la prime à M. Alfred Besson, à Fermens, Pampigny.

Quelques lettres insuffisamment affranchies, ont été refusées.

Enigme.

Image naïve du temps,
Que rien n'arrête et ne devance,
Bien différent des courtisans,
C'est en reculant que j'avance.

Prime: Un porte-monnaie.

THÉATRE. Demain, dimanche, **Le chapeau de paille d'Italie**, comédie de Labiche et Michel, par une troupe de passage, avec le concours de Mme *J. Saignard*.

OPÉRA. — Mercredi 10 avril, **Les Pêcheurs de perles**, opéra en 3 actes et 4 tableaux, musique de *Bizet*.

L. MONNET.

Un jeune homme désire trouver un emploi dans une administration ou une maison de commerce. — S'adresser au **Bureau du Conteur.**

Papeterie L. Monnet

rue Pépinet, 3, Lausanne.

Cartes de visite très soignées et livrées promptement. — Albums divers, buvards, serviettes, papeteries. — Sacs d'écoles à grand rabais. — Porte-monnaie, porte-feuilles, encriers de poche. Registres et copies de lettres.

Livre pour comptes de ménage, valable pour 4 ans. Prix: 2 fr.

Favey et Grognuz, 4me édition augmentée de nombreux détails. Prix 2 fr.

La *Vieille milice*, amusant poème patois, de C. Dénéréaz. Prix 60 centimes.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.